

Thomas A. Ravier

L'œil du prince

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

AU BORD DE LA MER, Le Talus d'approche, 1994.

ORIGINAL REMIX : LE LYS DANS LA VALLÉE, Julliard, 1999.

EMMA JORDAN, Julliard, 2002.

LES AUBES SONT NAVRANTES, Gallimard, coll. L'Infini, 2005.

LE SCANDALE McENROE, Gallimard, coll. L'Infini, 2006.

ÉLOGE DU MATRICIDE, Gallimard, coll. L'Infini, 2007.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

THOMAS A. RAVIER

L'ŒIL
DU PRINCE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Au théâtre, il existe une place idéale d'où la perception du spectacle est la meilleure, dans l'axe central, au septième rang. D'où son nom, l'œil du prince : par habitude elle était réservée au souverain.

Avant-propos

Éros dans l'iris

Les rayons du soleil chassent la nuit.

La Flûte enchantée

Tout mon corps a longtemps été dans les ténèbres : j'aimais aller au cinéma. Vierges folles de celluloïd, muses de caveaux décavées, armées de corbeaux amères, Érinyes dansant sous les velours rouges avilis... le bal de la nuit commençait tôt. Dès midi.

Sans aucun doute, je m'y connaissais alors en ombres...

J'étais en réalité d'une maladresse coupable avec le Temps.

D'où une certaine folie sociale qui était la mienne — qui était la vôtre !

Il a fallu, qu'on me pardonne l'expression, me faire un œil de marbre (de plus en plus utile). Je sais bien que j'aurai l'air d'un provocateur si je dis que c'est en prenant chaque soir, dans une ville d'Europe, une simple coupe de champagne que j'y suis parvenu : et pourtant, c'est vrai ! Il n'y a pas d'autres explications. Absolument pas. Tout s'est passé le plus naturellement possible. Mer-

veilleusement. Sans y réfléchir. Grâce à une flûte — une flûte ! En terrasse.

EN TERRASSE.

Le champagne rend l'œil plus clair et l'oreille plus fine. C'est le soleil de l'*innocent*.

Ah, les roucoulades du cristal !

L'espace est splendide, partons avec le vin grand ! Sur l'aile jaune et penchée du tourbillon... Arachnéenne eucharistie... À Reims, les Furies dansent le menuet ! La passacaille des goules ! Rapide baisé doré annoncé en altitude... Garçon : « Un cierge blond liquide, *please* ! » Vortex suave souriant... frais, dansé, enjoué... La news de tulle... Bulle diurne atomique et melliflue !

J'y étais encore tout à l'heure sur le port. Mais chut ! chut !! chut !!! Je ne voudrais à aucun prix que quelqu'un vienne m'y retrouver. Je connais trop mes contemporains : il faut toujours, toujours, à un moment ou à un autre, parler de cinéma. Aujourd'hui, tout le monde est cinéaste (idolâtre), tout le monde est vidéaste (touriste), tout le monde est photographe (décorateur). Quel intérêt, je vous le demande ?

L'histoire de mon œil est donc devenue progressivement celle de ma main. Longtemps je me suis couché tard pour voir des films : aujourd'hui, je me lève de bonne heure pour écrire des livres.

Vous pouvez rallumer : je ne suis plus dans la salle.

Que cette salle vide affole la folie du monde, c'est une certitude. Plus que jamais.

Alors, croyez-le ou non je ne regrette rien. Prenez Nietzsche et Wagner, par exemple. Nietzsche dit bien qu'il faut commencer par avoir été wagnérien pour espérer triompher en soi de son temps. Eh bien, dans mon cas, c'est pareil.

Comme l'aura été le wagnérisme pour Nietzsche au siècle précédent, la cinéphilie est une des grandes maladies du XX^e siècle. J'ai été personnellement cinéophile, cela me donne l'avantage d'avoir pu observer de près cette névrose populaire avant sa mutation. Ce qui n'est pas le cas de mon ami Stéphane Zagdanski à qui j'ai dû, tandis qu'il écrivait *La Mort dans l'œil*, servir d'intermédiaire quotidien. Pourquoi je suis si informé, quand d'autres le sont si peu ? C'est toute la question.

La mort dans l'œil ?

Éros dans l'iris !

Dans ce passage du *Cas Wagner*, je me suis amusé à remplacer *Wagner* par *cinéma*, ou *Wagnérien* par *cinéophile* : « S'attacher au cinéma, cela se paie cher. J'observe les jeunes gens qui ont été longtemps soumis à cette contagion. Le premier effet, relativement anodin, est la dépravation du goût. Le cinéma produit le même effet que l'ingestion réitérée d'alcool : il engourdit, il alourdit l'estomac. Séquelle spécifique : dégénérescence du sens du rythme. Le cinéophile, ces derniers temps, appelle "rythmique" ce que j'appelle, d'après une expression grecque, "remuer la boue". Beaucoup plus grave est la corruption des idées. L'adolescent dégénère en crétin — en "idéaliste". Il est bien au-dessus de la science : en cela, il est au niveau du Maître. »

Des questions ?

C'est ce que j'appelle, moi, *faire le point*.

Maintenant, élargissons ces propos au Spectacle final, cette ultime noblesse. C'est parce que le cinéma, en tant que mainmise universelle de la Mort sur « le bétail ahuri des humains » (Mallarmé), appartient déjà au passé (on se passera désormais de répercussions artistiques, merci) que *le jour* est venu d'un bilan informé, raisonnable. Ce bilan, le voici.

Ce n'est pas un hasard si j'écris ces lignes au-devant d'un immense ciel bleu : loin de la France — de la vieille nuit cinéphilique française, longue nuit borgnesse — dans un pays et à une époque où la nuit est si brève. À l'approche de l'été, le jour ne s'interrompt guère : c'est, en effet, dans ma vie, le grand jour.

Chronologiquement, je viens de publier un scandaleux éloge du matricide. Je plaide coupable. D'où ce départ. Je vous laisse deviner le Dieu qui m'a invité à ce voyage, me suggérant de disparaître ainsi à travers l'Europe. Croyez-le ou non, nous avons nos raisons.

Mes lectures : Rimbaud, Claudel, Genet. Les grands marcheurs français.

Les meilleures choses n'ont pas de fin. Je marche beaucoup, je me promène, je croise des femmes. D'un œil, *j'écoute* la masse subsidiaire heureuse des marronniers de Nybroplan ; et j'écris. Je n'étais pas né pour devenir fantôme. J'ai préféré le jour à la nuit. J'ai préféré raconter que voir : « Ouïr la vérité crue et sans

image¹. » Mais attention : « Je suis réellement d'outre-tombe². »

Dans mon pays, je me suis toujours senti exilé. Je ne rentre pas en France, j'y passe de temps en temps. Je pars retrouver mon père sur son bateau, quelque part entre Marseille et Nice. C'est toujours gênant, un fils rejoignant son père au soleil. Nous ne sommes pas au cinéma (dans *Les Contrebandiers de Moonfleet*, par exemple). En général, on s'arrange pour interposer entre ces deux-là une image infranchissable. La vieille société veille.

Aux dernières nouvelles, nous partons en Corse, à Ajaccio, visiter le musée du palais Fesch pour voir de près le tableau de Véronèse, *Léda et le cygne*. Nous ne vous écrivons pas.

Pourquoi ces détails, me direz-vous ? Tout simplement parce que la première collection de films officielle rassemblée par Henri Langlois pendant l'Occupation a été constituée dans une baignoire : une baignoire, justement le lieu du tombeau paternel dans la tragédie grecque !

Étrange naissance, non ?

Voici ce que raconte un célèbre critique de cinéma au sujet de sa vocation³ : « Pour rester dans le désir de la mère, j'ai dû procéder à un montage finalement délirant : d'être un cinéphile, un ciné-fils, un enfant du cinéma, né mythologiquement dans tel ou tel film, plusieurs fois,

1. Eschyle.

2. Rimbaud.

3. Serge Daney.

puisque c'est dans ce monde-là, dans ces *limbes* du cinéma que, ni mort, ni vif, le corps de mon père errait sans doute comme un fantôme à qui nul n'avait donné de sépulture, comme dans la tragédie grecque. »

Eh oui. Le grand cimetière sous les sunlights...

Sincèrement, ces gens-là sont vraiment délirants ! Grave !

Quant à moi j'ai pris l'habitude, lorsque j'arrive quelque part, de déposer discrètement une gerbe de roses au seuil de la salle de bains de mes hôtes. À tout hasard. Une petite attention de la vie. Ma délicatesse.

Je sais ce que je dis lorsque je soutiens qu'un portrait des plus précis existe du cinéophile universel : *Psychose*.

Réfléchissez.

Au départ j'ai manqué bêtement d'innocence. Que j'aie réussi à publier mes premiers romans (plutôt mauvais) m'aura du moins permis de m'informer sur la compromission esthétique de l'époque. Pour le reste, j'avais et j'ai toujours tout mon temps.

J'ai donc donné, distraitement, au fur et à mesure, à travers d'autres, un portrait ressemblant de ce que je devais devenir. J'aurais été joyeux par Genet¹, atomique par Artaud², matricide par Proust³, rappeur — disons rythmique — par Céline⁴, aristocratique par Rimbaud⁵,

1. « Joyeux Genet », *Nouvelle Revue française*, avril 2005.

2. *Atomic Artaud*, Alcina, été 2005.

3. *Éloge du matricide*, Gallimard, 2007.

4. « Céline, rappeur sans musique, sans personne, sans rien », *Nouvelle Revue française*, 2000.

5. *Rimbaud règne*. À paraître.

scandaleux et bondissant par McEnroe¹, distingué par Bresson², français par Pascal³. Français ? En *disparaissant* de la France, en 2001, au côté d'une ravissante étrangère, en même temps que je cessais progressivement d'aller au cinéma, la vie française, « ce sentier de l'honneur » comme l'a dit un poète, s'ouvrait brusquement à moi. Dans les coulisses de mon pays — qui allait se vautrer dans un spasme civique nauséabond mais cohérent justifiant d'autant plus ma position de retrait dans l'avenir —, ce fut le commencement — verbal — d'une immense fête.

Voici à titre d'exemple la liste de mes dernières publications :

Les aubes sont navrantes (dont le premier titre envisagé aura été *Le duel*) ;

Le Scandale McEnroe, donc (dont le premier titre envisagé aura été « Le mousquetaire McEnroe ») ;

Éloge du matricide, donc (le livre que Norman Bates n'écrira jamais).

Ajoutez-y un roman en préparation : *Le Palais*.

Et aujourd'hui, cet *Œil du prince* que vous tenez entre les mains.

Difficile d'être plus clair, je crois.

Quelle aventure pourtant ! Quel changement de cap ! Qui était l'apôtre Thomas sinon le cinéphile par excel-

1. *Le Scandale McEnroe*, Gallimard, 2006.

2. *Distinction de Bresson*, Artpress, avril 2007.

3. *Pascal, Pascal, Pascal*. À paraître.

lence ? Avec son œil en mauvais état, fantastiquement disponible ? Le miracle élémentaire, simple, artisanal, individuel, émouvant, ne le convainc pas, l'imbécile. On pourrait dire de lui par avance que « Daguerre fut son messie » (Baudelaire).

Appelez-moi *Thomas l'apostat* ! THOMAS L'APOSTAT !

J'apprends qu'un docteur du Talmud particulièrement heureux de son interprétation d'un verset de la Bible considérait qu'il était l'auteur, en la circonstance, d'une flèche dans l'œil de Satan !

C'est tout le mal que je me souhaite.

En route. Et surtout, bon vent.

1990 : brève apparition professionnelle dans une revue de cinéma célèbre. Je suis envoyé voir des films mais, bizarrement, les articles que je rédige ne sont jamais retenus. Quelques mois plus tard, démarchant une autre de ces revues dans l'espoir d'y publier enfin mes textes, je reçois comme réponse de la rédactrice l'avertissement suivant : « Thierry Jousse m'a parlé de l'assez mauvaise impression que vous avez donnée de vous-même aux *Cahiers du cinéma*. »

Mais, chère madame, j'espère bien !

La mauvaise « impression », c'est le cas de le dire ! Si jeune et déjà invisible...

Ce que vous essayez de me dire, si je comprends bien, c'est que je suis le garçon qui a le don d'invisibilité ?

Bon. J'ai quelques précédents glorieux. Ça arrive. J'assume.

Avouons-le : j'ai continué de chercher jusque très récemment à être publié dans l'un de ces magazines de cinéma. Par provocation, en fait. Je voulais me prouver la fiabilité de ma mystérieuse indésirabilité en ces lieux. Elle l'est. Mon écriture ne s'accordera jamais à la leur. Ou si l'on préfère mon corps¹. Et ce n'est pas près de s'arranger si on veut considérer que je donne ici à ces adversaires le seul livre qu'ils pourraient se flatter de posséder !

Cette même critique de cinéma m'écrivit encore pour justifier un ultime refus de me publier : « Vouloir être publié n'est pas seulement une offre, c'est une demande, un contrat, un acte de société. »

Oh, oh...

En êtes-vous bien certaine ?

Vouloir être publié, chère madame, n'est qu'une manière de vérifier concrètement à quel point la société refuse de vous lire (quelle que soit la mise en scène culturelle). Pas de contrat social, même avec la plus charmante des éditrices (je pense à l'adorable Betty Mialet). Pas de fiançailles, pas de bagues au doigt, lesquelles, en la matière, ne sont le plus souvent qu'une étiquette à l'orteil.

Une dernière lettre : « Mais vous, Thomas, que défendez-vous de vivant ? à part la vie des morts ? »

Très importante, la vie des morts.

1. Une fois, une seule, une de ces revues consentit à publier brièvement un de mes articles. Cette fleur, on s'en doute, était un chrysanthème.

Avec Hitchcock, j'ai appris à rire... rouge ! Comment cet œil social en mauvais état pourrait-il voir ceci ? Il n'y a rien de commun entre l'humoristique soleil sexuel hitchcockien palpitant sur la toile et la manière dont cet événement miraculeux se retrouve finalement dans les différents manuels de cinéma. En 2007, Hitchcock est, je l'affirme, un artiste presque inconnu. Pour comprendre qui était exactement ce bouffon évangéliste britannique, le grand libertin de Hollywood, il faudrait commencer par s'interroger sur ce que c'est qu'être anglais au milieu du XX^e siècle, à savoir un corps humoristique plus *résistant* parce que plus conscient, peut-être, que la Mort est à ses trousses... Qu'est-ce que la profonde innocence christique de Hitchcock ? Des questions qui pour ces gens-là n'en sont pas, on s'en doute.

Un cinéma aussi intensément verbal que celui de Jean Renoir ne peut être complètement admis, malgré les exercices d'admiration collective, par des gens qui, victimes de leur adhésion furieuse à l'image, sont à leur insu en guerre — une guerre mondaine, certes — contre le langage. Cette animosité maussade explique d'ailleurs en grande partie la profonde misère érotique du cinéma. Dans le cinéma muet, on sait que le texte énoncé par les acteurs n'avait en fait rien à voir avec celui du scénario et que, le plus souvent, ces derniers en profitaient au contraire pour tenir entre eux des propos très libres, converser comme ils l'entendaient, discuter de manière naturelle — se séduire éventuellement ou parfois même se déchirer en public, lorsqu'il s'agissait de couples dans la vie... Eh bien, mais

c'est ce texte évidemment qu'il aurait fallu pouvoir enregistrer !

Au cinéma, des expériences érotiques convaincantes, en dehors de Hitchcock ou de Renoir, je n'en connais pas. La preuve, celui qui pour vous représente le cinéaste du désir féminin — je veux parler d'Antonioni — osant cette déclaration ahurissante qui dispense à elle seule de voir ses films (ça tombe bien) : « Pourquoi croyez-vous que l'érotisme a une place si importante dans la littérature et le théâtre d'aujourd'hui ? C'est un symptôme de la maladie de notre époque. » Et celle-ci, qui explique celle-là : « Voir *pour nous* est une nécessité. Le peintre aussi se doit de voir, mais ce que le peintre va découvrir et former est une réalité statique ou bien un mouvement qui a été figé dans un geste. » La gaffe ! Pauvre type, Antonioni. Où l'on devine pourquoi un des premiers films de ce metteur en scène s'appelle *I Vinti*, soit *Les Vaincus*. Je ne suis pas venu, je n'ai rien vu (ni à Hiroshima ni à Rome), j'ai perdu. « Palme d'or ! Pénis d'argent ! Anus de bronze ! » Je me comprends.

Pour en revenir à Renoir, ses films ne sont jamais pudiques, prudes, pudibonds, etc. Je constate que personne jusqu'à ce jour n'avait su expliquer ce coup de théâtre : Renoir, ce cavalier de formation, aura été le seul homme du XVIII^e siècle du cinéma, ce qui n'est pas peu dire. En 1939, vivre comme Jean Renoir « sur des rythmes baroques », en écoutant « Mozart, Couperin ou Vivaldi », est au moins de l'ordre du coup d'État. Voilà ce que c'est que d'avoir passé son enfance auprès de Manet et de Cézanne, les amis de son père. Pierre Auguste Renoir, lorsqu'on

l'interrogeait sur sa position politique, répondait invariablement : « Je suis pour Watteau, contre Bouguereau. »
Un ange passe : un carrosse d'or.

« La réalité, moi, je l'aime beaucoup, et je suis heureux de l'aimer parce qu'elle m'apporte des joies infinies. Mais il se trouve qu'une grande quantité de gens en ont absolument horreur, et la plupart des êtres humains, qu'ils fassent du cinéma ou n'en fassent pas, qu'ils soient laboureurs, épiciers ou auteurs dramatiques, bâtissent une sorte de film entre la réalité et eux. Et ce film, pour le bâtir plus commodément, on le bâtit avec les éléments que vous donnent la société, votre entourage. [...] Ce film est un film extrêmement monotone, puisqu'il devient le même pour tout le monde. Et il se trouve que lorsqu'on perce ce film et qu'on montre la réalité qu'il y a derrière, les gens disent : "Ah, mais non ! Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas ça !" »

Et c'est un cinéaste qui parle ! Jean Renoir. Nous sommes en 1957.

L'angoisse de la page blanche a toujours été un pur mirage social, une invention médiatique avant la lettre. Le cinéma en a fait une réalité, la page étant devenue un écran, le langage une simple « fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la foule » (Mallarmé). On me dira, oui mais le cinéma a tout de même rendu possible une sorte de beau rêve populaire, artistique et démocratique. Ah bon ? Loin d'un quelconque émerveillement utopique, l'origine du cinéma est au contraire une scène de terreur grotesque, les specta-

teurs paniqués se réfugiant sous les fauteuils devant l'arrivée du train en gare de La Ciotat. Remplacer ce train par des Boeing explosant en plein ciel, et vous êtes obligés de reconnaître que rien n'arrive par hasard, que tout ça vient de loin, l'humanité ayant fait du cinéma sa scène primitive planétaire.

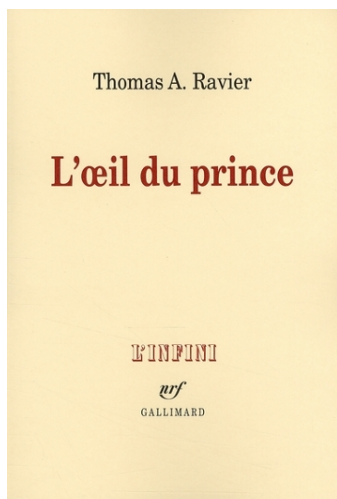
Pour preuve, ce célèbre producteur français avouant qu'il aimerait voir naître l'équivalent de « la Pléiade en DVD ». Un autre genre de fanatisme, d'obscurantisme chic.

Pour preuve, cette terrible confession d'un compagnon d'enfer : « Pourquoi suis-je devenu cinéphile ? C'est la marginalité du cinéma qui m'a attiré. Je m'explique. Quand j'étais lycéen, la littérature figurait au programme, bien sûr. Et je devais rendre des dissertations, apprendre des tirades, improviser des explications de textes. Théâtre et roman relevaient donc de l'ordre du *devoir*, avec sanctions en cas d'insuffisances ou de dérive iconoclaste. J'en vins donc rapidement à haïr la littérature. »

Luc Moullet est un des plus célèbres critiques des *Cahiers du cinéma*. On peut répéter l'essentiel de ses propos : *J'en vins donc rapidement à haïr la littérature.*

On comprend pourquoi jamais dans ma vie je n'ai pu avoir une conversation intéressante sur un cinéaste que j'admire. On pourrait accuser sans fin, s'élever contre cette incompétence culturelle qui n'est elle-même que le reflet mondain d'un malaise métaphysique plus profond, entrer dans une guerre provocante contre ce que sont pour moi ces gens-là, ces esclaves (haïssant la Lettre, leur

- Bernard TEYSSÈDRE *Le roman de l'Origine (Nouvelle Édition revue
et augmentée)*
- François THIERRY *La vie-bonsai*
- Chantal THOMAS *Casanova, un voyage libertin*
- Guy TOURNAYE *Radiation — Le Décodeur*
- Jeanne TRUONG *La nuit promenée*
- Jörg von UTHMANN *Le diable est-il allemand?*
- R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*
- Philippe VILAIN *L'Été à Dresde — Le renoncement — La dernière
année — L'étreinte*
- Arnaud VIVIANT *Le génie du communisme*
- Patrick WALD LASOWSKI *Le grand dérèglement*
- Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*
- Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le
sexe de Proust — Céline seul*



L'œil du
prince
Thomas A.
Ravier

Cette édition électronique du livre *L'œil du prince*
de *Thomas A. Ravier*

a été réalisée le 12/01/2009 par les
Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 17 septembre 2008

(ISBN : 9782070122240)

Code Sodis : N02282 - ISBN : 9782072022821